



RAZZIA SUR L'ATLANTIQUE

UN DOCUMENTAIRE DE 52 MINUTES
DE NICOLAS VAN INGEN
INFOCUS PROD / GUMP



SOMMAIRE

RÉSUMÉ	4
NOTE D'INTENTION	5
SYNOPSIS	8
NOTE DE RÉALISATION	16
LES PERSONNAGES	19
NOTE DES PRODUCTEURS	23
L'ÉQUIPE	25



RAZZIA SUR L'ATLANTIQUE

UN DOCUMENTAIRE DE NICOLAS VAN INGEN

Le poisson africain n'a pas besoin de visa, même lorsqu'il est pêché de façon illégale. Mais les pêcheurs locaux affamés, eux, n'ont pas le droit de franchir les frontières aussi facilement. La pêche est un nouveau territoire de colonialisme. Le pillage et la destruction de l'environnement maritime, soutenus par l'Europe et les autres puissances halieutiques, contraint les pêcheurs à quitter leurs foyers pour venir s'installer dans les grands ports européens: en Bretagne, dans les Hauts-de-France, en Espagne ou au Portugal.

Les eaux de l'Afrique de l'Ouest sont parmi les plus poissonneuses du monde. Cela devrait être une bénédiction pour ses habitants. Hélas, un sort malin semble s'acharner sur eux. Les ressources sont surexploitées et la ruée vers le poisson africain est devenue mondiale. La concurrence, pour ne pas dire la guerre, est féroce. Les artisans pêcheurs locaux voient les stocks de poissons leur échapper.

La misère dans laquelle ils sont poussés est l'une des principales causes d'émigration des jeunes hommes vers l'Europe. Et l'Europe est l'une des responsables de cette situation: elle subventionne les flottes industrielles, alors qu'elle s'efforce par tous les moyens d'empêcher les migrations humaines. Cette contradiction flagrante alimente les accusations de néo-colonialisme: l'Europe apporte des aides au développement à l'Afrique au grand jour, mais en sous-main, ses ressortissants et ses entreprises pillent des matières premières pour des valeurs dix à cent fois supérieures à celles des aides.

Les pêcheurs et leurs familles sont souvent confrontés à un choix brutal qu'ils expriment ainsi: «*Barça ou barsack*», *Barcelone ou mourir*.



NOTE D'INTENTION

Cela fait 18 ans que je voyage en Afrique de l'Ouest plusieurs fois par an. J'ai découvert la situation de la pêche au travers de reportages que je consacrais à l'environnement. Au départ, je me suis enthousiasmé pour des « projets qui marchent » : la création d'une aire marine protégée au Sénégal, les parcs nationaux des îles Bijagos, l'utilisation volontairement limitée aux bateaux à voile dans certaines zones de Mauritanie et du Cap-Vert. Ces expériences étaient, et sont toujours, de véritables opportunités pour les pêcheurs locaux : les contraintes qu'ils se fixent sont des leçons de vie pour la planète entière. La règle est celle-ci, simple et claire : on peut prendre à la nature, mais en lui laissant la possibilité de se renouveler. Et les poissons de ces territoires se portaient bien, donnant la preuve que sur le terrain, ça marche ! On voyait même certaines espèces disparues revenir.

Ce principe de durabilité, aujourd'hui bien connu, était encore balbutiant au début des années 2000. Que les pêcheurs autochtones soient capables d'en imaginer les bénéfices, alors que de l'autre côté de la Méditerranée, à l'époque, les pêcheurs européens refusaient de reconnaître le constat pourtant scientifiquement posé de la surpêche, me paraissait remarquable de sagesse.



C'était sans compter avec le mondialisme effréné de la pêche internationale, l'un des pires qui soit. Ce capitalisme sauvage, qui donne tous les avantages au plus riche et au plus fort, pousse à la misère les pêcheurs locaux. Scrutant l'horizon des eaux vides, ils ne voient plus d'autre solution que de migrer. C'est déjà un drame en soi, avec les milliers de morts qui ont fini leurs jours au fond de la Méditerranée. C'est aussi un drame pour les pays : ce sont les jeunes hommes, les forces vives, qui partent. Leur départ laisse un grand vide dans les sociétés locales. C'est encore un drame pour les poissons, qu'on ne considère plus qu'en terme de ressources : ces populations d'animaux sauvages qui n'ont rien demandé à l'homme sont dévastées. Pour certaines espèces, le point de non retour est presque atteint. La biodiversité planétaire est attaquée directement. C'est cette double vision, environnementale et sociale, qui me pousse à proposer ce film.

De plus, européen en Afrique, je me pose souvent la question de ma légitimité. Ramener de belles histoires pour faire rêver un public de voyageurs, cela a-t-il un sens ? Dans le cas de ce film, la réponse est plus simple que d'habitude : ce sont nos impôts et nos choix politiques qui amènent à cette situation. Je suis donc directement concerné. J'ai même l'espoir que ce film peut contribuer à changer quelque chose.

Observant depuis longtemps ce sujet, je propose une narration qui ressemble à mon vécu : proche des habitants, qui découvrent petit à petit une machine

à broyer monstrueuse sur laquelle ils n'ont quasiment aucune prise, et à cheval sur l'Afrique et l'Europe. Les ressorts de cette machine seront mis à nu, avec l'aide d'analyses d'experts africains et européens. (Je tiens beaucoup à cette dualité : en général, on considère que les experts sont forcément des européens.).

Notre innocence de spectateur va se heurter à une démonstration froide et implacable des réalités et de leurs ressorts. Depuis les ports de pêche sénégalais jusqu'aux ports de pêche des Hauts-de-France, l'ambition du film est de rendre compte de l'ensemble des réalités qui englobent la problématique de la surpêche en Afrique de l'Ouest.

Notre innocence : On entend quotidiennement parler dans les médias du phénomène migratoire sans nous rendre compte qu'il nous concerne. Nous sommes loin d'imaginer que ce qui se passe à plusieurs milliers de kilomètres des régions françaises peut avoir un impact sur notre quotidien.

La réalité : c'est tout le contraire, nous sommes responsables. Nos choix politiques ont provoqué le drame environnemental qui est la cause profonde de ce drame social : sans « ressources » tirées du milieu naturel pillé par nos chalutiers, les pêcheurs n'ont pas d'autre choix que de fuir et plusieurs territoires en Europe sont directement confrontés à cette crise démographique.

Nicolas Van Ingen

À KAYAR, LES PÊCHEURS
LOCAUX SE SONT APPLIQUÉS
EUX-MÊMES DES RÈGLES
DRASTIQUES DE PÊCHE
DURABLE.



SYNOPSIS

L'ELDORADO OUEST-AFRICAIN

De la Mauritanie au Ghana, les eaux de l'Atlantique regorgent de poissons de toutes sortes : sardinelles, mérus, capitaines, thons, dorades, soles, mullets, rougets, raies... Leur nombre est favorisé par le phénomène de l'upwelling, un courant froid et riche en nutriments qui remonte du fond des océans près des côtes. Une part importante de leur reproduction a lieu dans les deltas salés où poussent les mangroves. Cette manne naturelle attire depuis longtemps les ethnies de pêcheurs : Lébous et Sérères au Sénégal, Imragen en Mauritanie, Sherbro en Sierra Leone, Ga au Ghana... Au Sénégal, qui compte 13 millions d'habitants, plus de 700 000 personnes vivent de la pêche. Les poissons représentent 70 % des protéines consommées dans ce pays.

Mais ces dernières années la donne a changé. La croissance de la population fait augmenter la demande de protéines. Les migrations intérieures, souvent dues à des causes environnementales (désertification, sécheresse) poussent de nouveaux habitants vers les côtes. Les pêcheurs sont plus nombreux qu'autrefois, plus mobiles, mieux équipés, les pirogues se sont multipliées. Rien qu'au Sénégal, elles sont plus de 15 000 en 2020, contre à peine 2 000 il y a 40 ans. Les moteurs sont apparus, et sont de plus en plus puissants. Les filets sont plus longs. La pression de pêche s'est accrue considérablement et la pression sur le milieu naturel est intense. Mais cette évolution, déjà difficile à supporter pour les stocks de poisson, n'est rien comparée à ce qui menace.



Car la rumeur de ces eaux riches en poissons a aussi parcouru le monde. Les européens, les coréens, les russes, les chinois, les turcs se précipitent, armés de chalutiers puissants tirant des filets pouvant atteindre 50 km de long. Ils sont en théorie confinés aux eaux internationales, ou soumis à des accords de pêche et des achats de licence. Dans la pratique, les eaux africaines sont un Far West où la loi du plus fort, du plus retors, du plus riche règne. Beaucoup de ces bateaux ne respectent ni les accords de pêche, ni les eaux territoriales. Profitant de la faiblesse des moyens de surveillance nationaux, ils pillent les eaux avec des techniques surpuissantes, débranchent leurs systèmes de navigation satellite pour ne pas être repérés, opèrent la nuit.

Le 12 décembre 2019, un exemple parmi d'autres, des pêcheurs sénégalais dans leurs petites pirogues de bois ont été arrosés d'eau bouillante par un chalutier russe, dont l'immatriculation avait été cachée, venu pêcher dans leurs eaux territoriales. Autre exemple de la barbarie qui règne dans ces eaux loin des yeux : des pirogues ont été renversées sans semonce en haute mer par un chalutier coréen venu voler le poisson qu'elles avaient trouvé. Bilan : des noyés, des disparus, des mutilés. Moins tragiquement, mais tout aussi destructeur de ressources, des chalutiers espagnols, italiens, font régulièrement des incursions dans les zones de pêche nationales, qui leur sont pourtant interdites.



LA RÉSISTANCE TENTE DE S'ORGANISER

Karim Sali président de la plateforme des pêcheurs artisanaux du Sénégal, est un des leaders de la résistance contre le pillage des eaux sénégalaises. Aux côtés des pêcheurs de Kayar, village d'irréductibles au nord de Dakar, il a notamment réussi à faire capoter les accords de pêche avec l'Europe en 2013, accords qui bradaient leurs stocks de poissons et les condamnaient à la famine. Une victoire qui a permis à la communauté des pêcheurs de relever la tête et de continuer le combat pour une pêche plus juste et plus durable.

Hélas, ils se sont vite heurtés à la brutalité et l'inventivité des pêcheurs étrangers: pour contourner l'échec des accords de pêche, espagnols, français... se sont associés à des sénégalais qui leur servent de prête-nom. Leurs chalutiers sont désormais immatriculés localement, ils concurrencent de façon légale bien que déloyale les pirogues traditionnelles et exportent leur poisson directement sans contrainte. 50 chalutiers à Dakar sont faussement immatriculés et viennent d'Europe et de Chine.

Ces bateaux pratiquent parfois la congélation en mer, ce qui leur évite d'avoir à déclarer leurs prises et les taxes qui y sont liées. D'autres pratiques illégales ont lieu, comme le transbordement, ou l'embarquement de pêcheurs locaux et leurs pirogues pour atteindre les zones de hauts fonds.

Face aux manques de moyens criants de certains des pays côtiers (la Gambie ne dispose d'aucun bateau de surveillance des eaux maritimes), l'ONG internationale Sea Sheperd met à disposition des pays deux bateaux et leurs équipages pour arraisonner les délinquants. Les policiers montent à bord de ces bateaux et procèdent à des arrestations. Sea Sheperd permet l'efficacité technique (certains chalutiers parviennent néanmoins à être plus rapides et à leur échapper), mais aussi judiciaire: très souvent, des chalutiers illégaux arraisonnés sont relâchés discrètement après des transactions douteuses.



UNE CATASTROPHE ÉCOLOGIQUE

Les licences obtenues par les pays d'Afrique de l'Ouest représentent un revenu de quelques centaines de millions de dollars. C'est loin d'être négligeable pour des pays pauvres, dont le budget annuel dépasse rarement quelques milliards d'euros. Mais les revenus que pourraient tirer les pêcheurs de ces mêmes pays de l'exploitation directe des poissons représentent dix fois plus ! Les seules explications possibles de ce type d'accord sont d'une part la mauvaise compétence de négociation, d'autre part la corruption de dirigeants en charge de ces accords.

Voici un exemple qui montre comment fonctionne ce système : les chalutiers doivent verser une taxe au pays qui les accueille. Au Sénégal, une centaine de chalutiers supplémentaires ont vu soudainement leurs licences acceptées, juste avant les élections présidentielles. Ces autorisations s'obtiennent

directement auprès du ministre de la pêche, moyennant paiement annuel de la licence de pêche d'environ 1 million de CFA (15 000 €). Localement, les bruits courent que ces licences ne sont accordées que si elles sont accompagnées d'un pot de vin d'entrée. Un ancien ministre nous a assuré s'être vu proposé des valises de billets. Comble, ces chalutiers obtiennent parfois des licences à la fois démersales profondes et céphalopodières, deux techniques de pêche pourtant incompatibles sur un même bateau. Cela leur permet de venir pêcher avec des moyens interdits dans des zones réservées.

Mais il y a pire encore. Depuis peu, des usines de poissons voient le jour en Gambie, au Sénégal, en Mauritanie. Elles ont un impact environnemental désastreux, par leur non respect des règles élémentaires de rejet de déchets.



Les riverains subissent des conséquences dramatiques pour leur santé et celles des enfants. À Diamniadio, de nombreux enfants sont asthmatiques. L'odeur est insupportable. L'hôpital tout proche le confirme. En Gambie, la population a protesté contre l'installation d'une usine qui rejette directement à l'air libre les jus de poisson et autres déchets. Les tribunaux leur ont donné raison. La condamnation n'a jamais été appliquée. Lorsque les habitants sont venus manifester devant l'usine pour protester contre la non application de la loi, ce sont eux qui ont été emprisonnés.

Ces usines ont aussi un impact insoutenable sur les poissons. Elles produisent surtout de la farine, et acceptent toutes espèces et toute taille de poissons, y compris les immatures d'à peine quelques centimètres. La tentation est immense pour des pêcheurs dont la mer s'est tarie de poissons nobles d'aller fournir ces usines pour gagner quelques jours de survie. De nombreux

artisans pêchent désormais au bord de la plage, où ne vivent que des pélagiques juvéniles, qui n'ont pas eu le temps de se reproduire pour assurer le renouvellement des ressources. Ce faisant, ces artisans mettent en péril leur propre avenir, et ceci pour nourrir des piscicultures (saumon en Norvège) et des poulaillers en Turquie, en Grèce, en encore Chine.

La Mauritanie, avec qui les relations de voisinage sont souvent complexes, semble avoir fait un choix drastique : en 2020, elle refuse les licences de pêche aux Sénégalais pour les réserver aux Chinois, qui ont monté trente-cinq usines dans le nord du pays, à Nouadhibou, dont certaines avec la participation des élites du pays. Les ressources en poissons s'effondrent. Il faudrait des années pour revenir à des stocks permettant la subsistance des pêcheurs, si ces abus s'arrêtaient aujourd'hui. Mais c'est loin, très loin d'être le cas.



UNE CATASTROPHE HUMAINE

Les quais de pêche sont pleins de jeunes gens désœuvrés qui regardent la mer et rêvent d'Europe. À M'Bour, à Joal, à Saint-Louis, en 2020, des centaines de pêcheurs sont partis tenter leur chance, malgré les risques et les garde-côtes. En Gambie, dans le village de Barra, en décembre 2019, une pirogue a pris la mer. Elle a fait naufrage en Mauritanie. 65 personnes sur 95 à bord ont péri noyées, dont 12 jeunes hommes de la même famille de pêcheurs. Ce tragique exemple d'exode, hélas commun, va jusqu'à créer un trou dans la démographie : la classe d'âge des jeunes hommes est absente chez nombre de familles Lebou et Sérère. Comme pendant l'esclavage, comme pendant les guerres mondiales, les forces vives quittent le pays. La destruction des ressources naturelles, dont ils sont totalement dépendants, les contraint à la famine et au chômage.

UNE LUEUR D'ESPOIR

Des aires marines protégées ont vu le jour. Lorsqu'elles sont respectées, le résultat est spectaculaire. Il est interdit d'y pêcher mais les eaux alentours profitent de la reconstitution des populations de poissons.

Les pêcheurs de Toubacouta, dans le Sine-Saloum, voient revenir des espèces disparues depuis que l'Aire Marine Protégée (AMP) de Bamboung a été créée. La taille de leurs prises a également augmenté. Des dauphins ont même été observés, alors qu'ils avaient disparu depuis des années. À Kayar aussi, des règles de pêche drastiques permettent une pêche durable. Mais pour de nombreuses espèces, comme les sardinelles, on est tout près d'un point de non retour, qui a peut-être déjà été atteint.

PAR CES SUBVENTIONS,
L'EUROPE S'ASSURE
QUE DES POISSONS VENANT
DE L'AUTRE BOUT DU MONDE
NOURRISSENT LA
VOLAILLE INDUSTRIELLE
ET LES PISCICULTURES...



EN EUROPE, COMMENT VOIT-ON LES CHOSES ?

Le Margiris est le troisième plus grand chalutier du monde, 143 m, hollandais sous pavillon lituanien. Ce navire est connu pour pouvoir prendre en une journée ce que pêchent en un an les pêcheurs artisanaux du Sénégal, et produire de la farine de poisson directement à bord. Sa vie est faite de voyages dans les océans et les mers du monde entier où il jette ses filets et repart. Il a fait plusieurs apparitions brèves en Afrique de l'Ouest ces dernières années. Le prix de la licence de pêche est pour lui un détail, moins de 0,5% de son chiffre d'affaire annuel. Mais ce bateau a de tels coûts d'exploitation qu'il ne serait pas rentable sans subventions.

Pourquoi l'Europe accorde-t-elle ses subventions à ces navires privés, ultra modernes ? Pour des raisons de « souveraineté alimentaire » très critiquables, car le poisson importé (tous types confondus, de la farine aux thons) ne représente qu'entre 7 et 15 % de la totalité, ce qui laisse à penser que l'Europe a d'autres solutions pour se nourrir. Par ces subventions, l'Europe s'assure que des poissons venant de l'autre bout du monde vont venir nourrir la volaille industrielle et les piscicultures, tandis que les riverains de ce même bout du monde, dont la vie dépend de ces poissons, souffrent de la faim.

Bien sûr le Margiris est un exemple, le pire sans doute. La grande majorité des licences négociées entre l'Afrique et l'Europe sont accordées à des navires espagnols, qui ciblent surtout le thon. Cependant, en quantité de prises, le plus gros impact est bien celui des navires géants néerlandais comme le Margiris. Mais quels qu'ils soient, la règle est la même pour la quasi totalité des navires européens allant pêcher en Afrique (et ailleurs dans le monde) : sans subventions, ils ne sont pas rentables.

Et les subventionner, c'est accepter que les impôts des européens poussent des milliers, des dizaines de milliers de jeunes gens sans plus d'avenir à risquer leur vie pour venir en Europe, où ils sont rejetés, tandis que leurs ressources naturelles sont pillées.



CE NAVIRE EST CONNU
POUR POUVOIR PRENDRE
EN UNE JOURNÉE
CE QUE PÊCHENT
EN UN AN LES PÊCHEURS
ARTISANAUX DU SÉNÉGAL...



UN HISTOGRAMME
TRACÉ DANS LA POUSSIÈRE
PAR LES PÊCHEURS MONTRE
LA BAISSÉ DES QUANTITÉS
DE POISSONS CES
15 DERNIÈRES ANNÉES.

NOTE DE RÉALISATION

Razzia sur l'Atlantique est une confrontation entre deux mondes très différents : celui d'hommes et de femmes vivant de leur pêche de manière traditionnelle et celui d'une machine à cash rôdant au large. Cette opposition se voit immédiatement dans le traitement des images : images vivantes d'un quotidien bariolé vs images froides et grises de bateaux et usines, villages africains avec leurs arbres à palabres vs bâtiments administratifs européens vitrés et leurs couloirs interminables.

Le film a l'ambition de construire une tension palpable et de maintenir une attention continue. La menace sur les pêcheurs artisans s'exprime par des gros plans fixes, longs, soutenus par une musique inquiétante. Quelque chose va arriver, quelque chose qui les dépasse, contre lequel certains se lèvent néanmoins, parviennent à arracher des victoires qui hélas, peuvent contenir en germe des catastrophes pires que celles qu'ils combattaient. Ces rebondissements sont les ressorts d'une narration noire, dont l'issue n'est pas un happy end.



Les pêcheurs locaux sont filmés avec empathie, en immersion dans leur quotidien. Nous prenons le temps de nous attacher à eux, en découvrant leurs conditions de vie souvent pénibles. Les corps sont soumis à un dur travail, physique. La caméra est posée, travaille avec les lumières chaudes du matin et du soir. Les habitants sont heureux chez eux malgré les difficultés mais la musique instille une note d'inquiétude sur des visages silencieux. La question est: pourquoi voudraient-ils fuir un pays où ils se sentent bien ?

Ces personnages évoluent au cours du film. Ils ont une famille, des enfants, des responsabilités familiales, ils s'interrogent sur leur futur. C'est à travers leurs yeux que l'on perçoit les premières conséquences de la mondialisation de la pêche. Ils tissent aussi des liens avec de lointains exilés. WhatsApp est un outil du quotidien. Les relations lointaines, entre expatriés et ceux restés au pays, passent par la lucarne de leurs téléphones portables. Leurs écrans sont un élément clé de la narration visuelle du film.



Karim, pêcheur et syndicaliste, incarne la lutte et l'espoir d'un mouvement rassemblant syndicats, journalistes engagés, ONGs. Toujours en action sur les quais de pêche, roulant, voguant, il est le représentant d'une foule immense. Son témoignage et son analyse sont livrés sur fond de pirogues en mer, de débarquements de pêche, de ports en activité. Au milieu de la foule, il regarde ses confrères tracer dans la poussière des dessins qui rendent plus visuelles les problématiques qu'ils rencontrent : ce sont leurs « courbes », leurs « tableaux », leurs « illustrations », qui seront le pendant de ceux des experts. Nous les suivons caméra à l'épaule, le brouhaha du monde derrière eux. Ces personnages eux aussi évoluent : ils apprennent en avançant.

Les situations de tension sont restituées à travers des archives couvrant les manifestations, montrant la violence qui court sous les frustrations. Les titres de presse, TV et écrite, rendent compte de l'inégalité du combat. Nous entrons de plain-pied dans la lutte contre la mondialisation destructrice. Les pires situations, celles de confrontations directes entre les chalutiers et les pêcheurs, sont montrées unilatéralement du point de vue des petits. L'émotion, la terreur qui les ont saisi transparaissent dans leurs voix commentant des images saccadées, instables, qu'ils ont tourné au téléphone portable. Les experts sont détachés du terrain, en interview et contexte studio, avec

des lumières artificielles. Leur analyse est froide et posée, le décor également. Leur démonstration n'en est que plus implacable. Avec eux, le film passe soudainement d'une aventure humaine, proche des gens, à une description décortiquant l'oppression. Ils offrent au spectateur de prendre la distance nécessaire pour mieux comprendre la globalité de la razzia, sans affect. Des chiffres, des tableaux, des courbes animées appuient leurs dires.

Les véritables responsables de cette oppression sauvage refuseront d'endosser cette responsabilité. Notre mise en scène prévoit de faire se heurter des discours policés, politiques, publics, avec la réalité filmée par des caméras clandestines et celles des portables de pêcheurs. Les gros chalutiers passent, nous n'en voyons que la puissance métallique sans monter à bord. Ils pêchent, nous filmons les écrans d'ordinateurs qui montrent les scintillements de leurs balises satellite trahissant leur présence, et brusquement s'éteignent, signalant par là l'illégalité de leurs pratiques. Les usines de farine de poissons ferment leurs portes, nous pénétrons avec des caméras clandestines. Ce traitement visuel appuiera le côté noir de notre enquête, relancera l'attention. Du côté de l'univers sonore du film, la musique du documentaire passe d'instruments sénégalais traditionnels de type kora à des sons électroniques contemporains à mesure que la tension augmente.



LES PERSONNAGES

ON TROUVE TOIS TYPES DE PERSONNAGES DANS CE FILM :

Les pêcheurs vont témoigner, ils nous permettent de comprendre de manière sensible ce qui se passe, de le percevoir avec empathie. **Les militants** nous emmènent au coeur du combat, là où ça frotte, où les coups pleuvent. **Les experts** interviennent de temps en temps. Ils amènent du recul, de la sérénité dans l'analyse des lignes de force.



LES PÊCHEURS

Souleymane est un pêcheur sénégalais qui a émigré dans les Hauts-de-France. Il apparaît en début et en fin de film. Il est l'un de ceux qui ont réussi à traverser la Méditerranée et qui ont aujourd'hui un travail stable. Souleymane travaille pour EuroNor: la société de pêche hauturière la plus importante de la région basée à Boulogne-sur-Mer.

Implanté depuis plusieurs années, il vit en colocation avec 3 autres pêcheurs sénégalais qui, comme lui, se sont installés pour trouver un travail stable. Aux yeux de ses compatriotes, il a réussi, et il envoie chaque mois un petit pécule à sa famille. Son exil a été forcé et il est très seul. S'il reste, c'est par sens des responsabilités familiales et non pas par choix.

Albert, pêcheur local de Casamance (région du Sud Sénégal).

C'est l'archétype du pêcheur traditionnel. Il reproduit les gestes de ses ancêtres, vit modestement du produit de sa pêche. Depuis quelques années, il revient de plus en plus souvent bredouille. Il incrimine les pêcheurs migrants venus du Ghana et du Mali. Ce sont à ses yeux les coupables car ils sont ceux qu'il peut voir à sa porte. Il est le pendant de Souleymane : le pêcheur local restant au pays, qui n'a plus l'âge ou la force mentale de s'exiler. Son profil est celui de la majorité des pêcheurs ouest africains : il s'appauvrit, lentement mais régulièrement, au point de se poser des questions sur sa survie alimentaire.



ALBERT



FATOU

Fatou, mareyeuse.

C'est elle qui symbolise le mieux ce qui arrive à l'Afrique de l'Ouest. Son parcours de vie est douloureux, bien qu'elle n'en laisse rien paraître. Elle est une maîtresse femme, habituée aux difficultés quotidiennes. Elle vit de petits achats de poisson qu'elle revend au détail. Ses déambulations permettent de comprendre la complexité de l'organisation de la pêche, qui comprend une bonne douzaine de postes de travail depuis la capture par les pirogues jusqu'à l'exportation de poisson séché dans toute l'Afrique de l'Ouest. À travers son portrait, nous voyons que la pêche fait vivre des centaines de milliers de personnes.

Mais Fatou est aussi maman. Elle nourrit sa famille avec le poisson qu'elle n'a pas pu vendre. Juste à côté de chez elle s'est installée une usine à poisson dont les odeurs nauséabondes et les rejets polluent le village. Ses enfants en souffrent et elle le sait. Cette usine est de plus sa concurrente : elle achète toutes sortes de poissons, est capable de payer cash et accepte également des poissons immatures en quantité telle que la survie des espèces est clairement menacée.

Fatou prend des nouvelles d'un de ses fils, parti en Europe. Elle demande assistance. Car elle est bien seule : les grands, ceux qui ont l'âge de travailler, sont tous partis. Ils ont tenté une grande traversée sur les traces de celui qui a réussi. Leur pirogue a disparu en mer.



KARIM

LES MILITANTS

Karim, pêcheur et syndicaliste (président de la plateforme des pêcheurs artisanaux du Sénégal). Il est le fil rouge qui nous amènera de personnage en personnage. Véritable homme de la lutte, Karim est virulent et ne s'en laisse pas compter. Il saisit parfaitement ce qui se passe, le dénonce avec force des ports de pêche jusqu'aux sommets internationaux (récemment à l'UICN à Marseille) au risque de se faire enfermer dans un pays où la prison n'est pas tendre. C'est un idéaliste, les combats qu'il mène sont déséquilibrés et il le sait parfaitement. Mais s'il ne le fait pas, qui défendra la justice et l'équité ? Avec Karim, nous assistons à un mouvement de jacquerie et plongeons au cœur des actions parfois violentes de ceux qui refusent de se laisser manger les écailles sur le dos. Avec lui également, nous compulsions les archives et les vidéos de téléphones portables qui montrent la brutalité inouïe des chalutiers clandestins en haute mer.

Sea shepherd. Ces activistes de la mer mettent à disposition des pays pauvres leurs moyens pour tenter de contrer les plus flagrants des délits de pêche commis par les chalutiers étrangers, souvent clandestins le temps de leurs forfaits. Ils sont indéniablement les bons samaritains, mais apportent aussi un éclairage différent : ce sont les seuls de tous nos interlocuteurs qui considèrent le poisson comme un animal vivant et pas seulement une ressource alimentaire. Ils sont les précurseurs de la conscience de demain, qui ne peut pas manquer de s'installer faute de choix : sans tenir compte des autres espèces sur Terre, il n'y a pas d'avenir pour l'Homme.



BÉATRICE



ABDOULAYE

LES EXPERTS

Béatrice, Coordinatrice et porte-parole de la Coalition pour des Accords de Pêche Équitables (CFFA). Elle suit les accords de pêche entre l'Afrique et l'Europe depuis 1992, du point de vue des petites communautés de pêcheurs. Cette spécialiste des accords de pêche internationaux est habituée des couloirs de négociation, des jeux de pouvoir et des arcanes administratives européennes. L'extrême complexité de ces négociations et des enjeux géopolitiques nécessitent un décryptage pointu et argumenté.

Abdoulaye, chercheur au CRODT (Centre de Recherche Océanographique de Dakar). Cet expert des poissons côtiers et démersaux profonds apporte sa caution scientifique. Il est en mesure d'expliquer pourquoi les eaux sont aussi poissonneuses dans cette région. Puis il reviendra pour faire comprendre que la pêche doit se doter de règles, ce qui n'est pas toujours compris localement et encore moins par des navires usines étrangers. Enfin, il est à même de décrire à quel point les pays côtiers et voisins sont dépendants du poisson en terme de protéines alimentaires.





NOTE DES PRODUCTEURS

Nous nous intéressons depuis plusieurs années au vaste thème de la pêche. C'est un sujet politique par excellence. Le poisson ne connaissant pas de frontière, il faut dialoguer, trouver des compromis pour le partager, avec ses voisins mais aussi avec les pêcheurs des générations futures. La dernière coproduction d'InFocus et Gump, *Watt the Fish*, illustre bien la nécessité d'une politique pour gérer la pêche. Ce documentaire thriller révèle que le combat pour la survie des pêcheurs artisans européens se joue à Bruxelles et Strasbourg plus que dans les ports de pêche.

La lecture d'un article du *New York Times** a bouleversé notre perception de la « bonne gestion » de la pêche européenne. Il est intitulé "Europe takes Africa's fish, and boatloads of migrants follow". Quelle bombe! Nos impôts qui subventionnent les flottes européennes de chalutiers qui pêchent au large de l'Afrique seraient une des raisons de la plus grande crise humanitaire du début du XXI^e siècle? Qui le sait? Qui en parle?

Nous avons parlé à Nicolas de notre envie de produire un film ambitieux qui démontre la mécanique implacable de la « Razzia sur l'Atlantique ». Des décisions prises à Bruxelles à l'avidité et au court-termisme des patrons de pêche industrielle, jusqu'aux conséquences dramatiques sur les pêcheurs

ouest-africains, essentiels à la sécurité alimentaire du continent. Le regard de Nicolas sur le sujet est sensible et expert à la fois, nourri par des dizaines de séjours au Sénégal et la réalisation de plusieurs films courts pour des associations sénégalaises de protection de l'environnement.

La ligne éditoriale d'InFocus et de Gump nous amène vers les personnages en lutte, les combats. C'est pourquoi nous accompagnons Nicolas vers la réalisation d'un film tendu, inspiré de certains codes du thriller. Il est essentiel pour nous de contribuer avec ce film à sortir d'un narratif « victimaire » sur l'Afrique. Certains pêcheurs sont certes résignés et n'ont plus d'autre choix que de fuir leur pays. Mais beaucoup résistent tandis que les plus militants luttent activement, pêcheurs syndicalistes ou journalistes engagés, pour que les ressources naturelles ne soient plus pillées au seul bénéfice de puissances étrangères.

Razzia sur l'Atlantique représente un important défi pour InFocus et Gump. Le premier est de produire un film intransigeant sur la vérité, les faits. Le sujet de l'appropriation des ressources halieutiques en Afrique est au croisement de problématiques économiques, scientifiques et politiques ; il y a des lobbyistes, des scientifiques à la solde de l'industrie, une certaine agitation



médiatique et politique autour du sujet. Notre film doit être solide sur ses appuis, ne pas laisser de place à l'approximation et offrir au spectateur un point de vue clair sur la situation.

Le second défi de ce film est de nature artistique. Nous ne souhaitons pas faire un film trop technique, ni trop politique. Le sort des pêcheurs artisans doit être rendu avec humanité et beauté. On doit vivre le combat des militants de manière immersive et ressentir l'urgence qui les met en mouvement. Le chef opérateur du film, Maxime Col, a plusieurs expériences de tournage en Afrique dont le documentaire *Wax in the City* et a l'habitude de travailler tout en sensibilité comme sur la série documentaire *Rixes* de France TV Slash. Nous allons aussi recruter plusieurs techniciens sénégalais, au son comme à l'assistanat caméra. Il nous paraît en effet très enrichissant pour le projet de s'appuyer sur l'écosystème audiovisuel local et les échanges techniques et culturels au sein de l'équipe de tournage seront sûrement très enrichissants. Nous voulons que le film ait un véritable impact auprès des acteurs et institutions concernés par le sujet mais aussi auprès du grand public. A l'heure où l'Union européenne promet de grands changements, un Green New Deal, nous voyons *Razzia sur l'Atlantique* autant comme un cri d'alerte urgent, que comme un raisonnement implacable. Parce que si l'Union européenne

ne change rien, que va-t-il rester aux pêcheurs Africains alors que les flottes industrielles chinoises, turques ou russes se mêlent elles aussi au grand accaparement des ressources halieutiques ?

Nous souhaitons travailler activement à la diffusion du film et organiser de nombreuses projections-débat en plus des traditionnels festivals. Au Sénégal, nous sommes en partenariat avec l'association « Océanium », une des principales associations écologistes du pays, qui a l'habitude d'organiser du cinéma itinérant pour sensibiliser sur des sujets environnementaux. Avec l'aide de l'association, nous produirons une version du film en wolof en vue de sa diffusion dans les communautés de pêcheurs de la côte sénégalaise. Pour Océanium, il est urgent de faire monter une conscience politique chez les pêcheurs sénégalais pour qu'ils défendent mieux leurs intérêts. Nous organiserons également un circuit de projections en Bretagne et dans le Nord de la France, là où la pêche industrielle est la plus forte pour faire émerger un débat citoyen sur l'avenir des pêcheries.

Merci pour votre lecture,

Gilles Dufraisie (InFocus) et Maxime Bonneau (Gump)

NICOLAS VAN INGEN

Réalisateur et photographe spécialisé sur la nature et l'environnement depuis 1983, Nicolas s'intéresse tout particulièrement aux relations homme-nature, dans des zones reculées où la nature est encore très présente. Son approche de naturaliste l'amène à choisir des sujets militants, œuvrant pour une meilleure protection de la planète. Il fréquente l'Afrique de l'Ouest régulièrement depuis 1993. Nicolas a réalisé 5 films de nature dans les années 90, dont l'un a obtenu le Lirou d'or au festival international du film ornithologique (FIFO) de Ménagoutte.

Son travail de photographe est publié dans la presse magazine française et étrangère (Terre Sauvage, Géo, Le Monde, The Times, National Geographic, L'Illustré, Le Figaro Magazine...). Il est reconnu parmi les 10 meilleurs photographes de nature européens par Terre Sauvage.

Pilote de paramoteur et drone, brevet de plongée.



DERNIERS FILMS

Attention fragile (2020)

Un film de Nicolas Van Ingen et Patrick Luneau

<https://vimeo.com/413032946>

Une oasis d'espoir (2018)

Un film de Nicolas Van Ingen et Jean-Baptiste Pouchain

Green Award du meilleur film documentaire à Deauville (2018)

Prix de la meilleure image au Festival International du Film

Transsaharien de Zagora. Prix du public au festival AlimenTerre

https://www.youtube.com/watch?v=IZNCD6UYhVI&feature=emb_logo&ab_channel=InFocusSocial

DERNIERS LIVRES PARUS

Mami Wata, éd. Actes sud, sur les problématiques environnementales en Afrique de l'Ouest

Monastères et hauts lieux de spiritualité en France, éd. Larousse
Brenne, nouveaux carnets de photographes naturalistes, auto-édition.

MAXIME BONNEAU

Gump

Après plus de 6 ans à produire des films institutionnels et publicitaires, Gump se lance en 2018 dans la production de films et séries documentaires. Avec *Watt The Fish*, d'abord, puis avec d'autres court-métrages documentaires comme *Djao* et *As It Blooms* nous mettons un point d'honneur à mettre en lumière des sujets peu discutés qui valorisent celles et ceux qui se battent pour faire bouger les choses. En tant que jeune société de production, nous voulons apporter dans nos documentaires un regard politique et artistique pour dégager un message. C'est en faisant des films avec un univers visuel travaillé que nous pourrons toucher le plus grand nombre.



LES DERNIÈRES PRODUCTIONS DE GUMP

Watt the Fish (2019)

Un film de Dorian Hays et Emerick Missud.

Coproduction InFocus, Ushuaia TV, Echo Studio, Gump, avec la participation de France Télévisions

Prix Arnaud-Hamelin FIGRA 2020

Sélection impact Fipadoc 2020

Special Award Deauville Green Awards 2020

https://www.youtube.com/watch?v=WlebZSrOND8&feature=emb_logo

Djao (2019)

Un film de Loïc Phil

Production Gump

Prix du court-métrage documentaire Festival de Clermont-Ferrand

Prix Mention spéciale au One reeler short film competition de Los Angeles

GILLES DUFRAISSE

IN FOCUS

Notre société InFocus Prod a pour ambition de créer des films qui ont un impact positif sur la société, qui font bouger les lignes. Nos films doivent sortir les citoyens, les entreprises, les politiques de leur immobilisme face à l'ampleur et à l'urgence des enjeux sociaux et environnementaux de notre époque. Au quotidien, nous produisons des films qui valorisent les acteurs de la transition sociale et écologique, à savoir les associations, les entreprises sociales, les mouvements citoyens mais aussi tous les individus qui ont le courage d'être dans l'action, dans la lutte et dans l'invention du monde de demain.



LES DERNIÈRES PRODUCTIONS D'IN FOCUS

Watt the Fish (2019)

Un film de Dorian Hays et Emerick Missud.

Coproduction InFocus, Ushuaia TV, Echo Studio, Gump, avec la participation de France Télévisions

Prix Arnaud-Hamelin FIGRA 2020

Sélection impact Fipadoc 2020

Special Award Deauville Green Awards 2020

https://www.youtube.com/watch?v=WlebZSrOND8&feature=emb_logo

Une Oasis d'espoir (2018)

Un film de Nicolas Van Ingen et Jean-Baptiste Pouchain

Coproduction InFocus et Ushuaia TV

Green Award du meilleur film documentaire à Deauville (2018)

https://www.youtube.com/watch?v=IZNCD6UYhVI&feature=emb_logo&ab_channel=InFocusSocial



INFORMATIONS ET CONTACTS

INFOCUS

GILLES DUFRAISSE

Producteur

+33 (0)6 82 51 03 33

gilles@in-focus.social

GUMP

MAXIME BONNEAU

Producteur

+33 (0)6 60 74 62 53

m.bonneau@gump.tv

NICOLAS VAN INGEN

auteur réalisateur

+33 (0)6 86 78 05 84

nicolas.vaningen@gmail.com